

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



...SOMMAIRE...

Contes (poésies) Albert Lozeau

La mentalité canadienne Françoise

Les châtaignes (poésie) Jules-Mario Lanos

Monsieur le Chevalier de Roeroi
Pierre Lorraine.

En glanant

Frontenac intime (suite), Ernest Myrand

Le Coin de Fanchette Françoise

Propos d'étiquette Lady Etiquette

Pages des Enfants... .. Tante Ninette

Tête ou Cœur? (feuilleton), Mathilde Alanic

Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.





VI 28 ZEISSILS'ANIR MOIS POUR UNE PROPRIETE SUR LE PLATEAU DE WESTMOUNT ET SUIVEZ-EN LE DEVELOPEMENT.

La devise de tout homme qui s'occupe d'achats d'immeubles est d'ACHETER BON MARCHÉ et au BON ENDROIT, et les chances sont de 10 contre 1 de réaliser de gros profits. Tous les lots qui nous offrons ici, valent deux fois le prix que nous en demandons; de là la demande énorme pour les lots situés dans cette charmante localité qui est si supérieure à toute autre, sur le marché, qu'elle forme une classe à part. C'est absolument la seule propriété de première classe pour résidence, qui soit offerte sur le marché, à bas prix et à conditions de paiements faciles.

N'ATTENDEZ PAS JUSQU'AU PRINTEMPS.

ACHETEZ MAINTENANT et doublez votre argent au printemps. Pourquoi aller plus loin et attendre des années avant que votre propriété augmente en valeur? ACHETEZ ICI, où l'avenir est déjà assuré et où les valeurs augmentent rapidement. Le PLATEAU DE WESTMOUNT n'est qu'à 20 minutes du Square Victoria et forme une idéale combinaison de ville et de campagne. Vous pouvez encore acheter des sites pour résidences sur de belles rues, telles que l'Ave. Western, la rue Sherbrooke, le chemin de la Côte St-Antoine, les Avenues Plateau, Highland et Church, pour \$375, payables, 10 p. c. comptant, balance en 10 ans, moins 10 p. c. d'escompte si vous payez comptant en 30 jours.

\$5 PAR MOIS PAIENT POUR 2 LOTS.

GEO. MARCIL, BUREAU CHEF: 180 RUE SAINT-JACQUES

Angle Sherbrooke et Ave. Minto, Angle du Chemin de Lachine et Highland.

Cinq minutes de marche à l'ouest de l'Avenue Victoria.

Bureaux-succursales sur la propriété. Ouverts tous les après-midis.

Succursale à St-Henri: 3671 rue Notre-Dame. Ouverte de 9 a. m., à 9 p. m. Bureaux du soir: 202 rue Saint-Denis et 282 Avenue Duluth.

L. MUSER

H. J. DIETSCHÉ

MUSER & DIETSCHÉ

Coiffeurs pour dames

et Perruquiers artistiques

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)

MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité: Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1749

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur CANDO pour argenterie. Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12..... 0.88
 LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12..... 0.88
 L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88
 INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
 LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine, Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
 EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré..... 0.88
 HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in 1-2..... 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - Montréal



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

Quiconque Tousse

ou laisse tousser autour de lui est coupable, s'il n'a soin d'enrayer le mal par l'usage des

CAPSULES

CRESOBENE

Ce nouveau remède antiseptique dont l'action infaillible est attestée par tous.

Le rhume négligé, ce danger permanent qui menace les voies respiratoires, n'est-il pas le point de départ de toutes les LARYNGITES, de toutes les BRONCHITES?..... et combien de Tuberculeux se repentent d'avoir négligé un rhume!

POUR PREVENIR OU GUERIR CES ACCIDENTS, PRENEZ DES

CAPSULES

CRESOBENE

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la maille, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

A toutes les femmes et surtout aux lectrices du "Journal de Françoise", nous conseillons d'embellir leurs maisons de fleurs et de verdure variées. Rien n'est plus gai à l'œil et mieux fait pour réjouir l'esprit. Et si vous voulez envoyer des cadeaux à vos amies, car rien n'est si agréable à recevoir que des fleurs, adressez-vous à nous. Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils
FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,
Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte-des-Neiges.

Regrets superflus

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!... Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.

En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1^{er} et le 3^{ème} samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	- - -
SIX MOIS	1.00	Six mois	- - -	7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		

..CONTES..

.....

I - LE REVEIL

*O vous la Belle au Bois Dormant, réveillez-vous !
C'est le jour ! Les oiseaux chantent dans la lumière ;
Et, du château royal à la pauvre chaumière,
Tout luit, tiède et doré d'un embrasement doux !*

*Comme vous avez dû faire de rêves fous,
Princesse aux cheveux d'or, depuis la nuit première,
Où le sommeil ferma votre blanche paupière,
Vous disputant aux vœux de votre amant jaloux !*

*Il est là souriant, et vous ne bougez mie !
Il vous dit, à la fin : " Voyons, ma belle amie,
A tant dormir, vos traits en seront tout pâlis !"*

*Et vous vous éveillez soudain ! Il vous embrasse !
Et vous vous regardez, hâtive, dans la glace,
Qui vous réfléchit pure et fraîche comme un lys !*

II - LE RETOUR

*Pour avoir regardé les choses défendues,
Pendant que voyageait un jour l'époux brutal,
Elle frissonne, ayant, au cabinet fatal,
Vu les spectres hagards de sept femmes pendues !*

*A terre du sang caille en flaques étendues ;
Son horreur y laissa choir la clé de métal !
Pour la ravoïr aussi claire que du cristal,
Comme elle f'ot'e en vain de ses mains éperdues !*

*La tache est là ! Son maître, à son retour, c'est sûr,
Va la tuer ! Il a le cœur sinistre et dur !...
C'est lui !... " Monte à la tour ma sœur Anne, et regarde !*

*Ne vois-tu rien venir ?... " A grands cris suppliés,
Accourent, vive Dieu ! deux braves chevaliers,
Qui donnent au félon, du fer jusqu'à la garde !*

Decembre 1005

ALBERT LOZEAU

La mentalité canadienne

Il y a parmi nous, deux sortes de Canadiens: ceux qui croient qu'ils ne comptent pas, qu'ils ignorent tout, et ne connaissent rien, — profession de foi qu'ils font à tout venant, — et ceux qui se jugent, par comparaison supérieurs au reste des mortels.

Cette dernière catégorie étant la plus nombreuse, et ne connaissant de l'autre qu'à peine deux ou trois individualités, je négligerai ces exceptions pour ne m'occuper que de la règle.

Je ferai remarquer, seulement, que, dans la classe des gens qui ne s'estiment pas assez, comme dans celle de ceux qui s'estiment trop, on éloigne de son esprit, tout moti tendant à améliorer ou à modifier son opinion.

Le Hontan, dans ses mémoires sur le Canada, il y a plus de deux cents ans passés, écrivait :

“Les Canadiens sont très prétentieux ; ils se croient le premier peuple du monde...”

Bien que Le Hontan ait été fort mauvaise langue, j'avoue très sincèrement, qu'il a, en donnant ce témoignage, frappé une note juste, et que nous n'avons guère changé de ton depuis l'époque où ces lignes furent imprimées.

Nous en sommes même à considérer comme un crime de lèse-patriotisme de nous reprocher, ne fût-ce qu'en famille, quoi que ce soit, et, volontiers on crie : haro ! sur celui qui ose douter de la plénitude de notre développement intellectuel, sans nous apercevoir que, de la sorte, nous élevons de nos propres mains, les plus sûrs obstacles à notre avancement et à notre perfectionnement.

Ne vaudrait-il pourtant pas mieux, avoir le courage de nous regarder en face, de nous examiner consciencieusement et de reconnaître nos défauts

en même temps que ces qualités, que nous découvrons chaque jour ?

De sorte que, quand un cabotin que nous hospitalisons, ou quelque écrivain en rupture d'héritière, nous diront, sans ménagement et avec méchanceté, quelques pénibles vérités, elles nous sembleront moins dures à entendre.

Que nous ne soyons pas aussi “avancés” que dans les pays de la vieille Europe, que notre littérature soit encore dans les langes, que notre science et nos arts soient susceptibles de s'accroître encore, qu'y a-t-il d'étonnant et même d'humiliant ?

Nous sommes des Primitifs, nous sommes des pionniers, mais les Primitifs ne sont pas sans mérites ; il est beau de défricher de larges espaces, de jeter le grain dans un champ fertile et fécond. Reconnaissons-le donc, et cet aveu accélérera notre marche vers le progrès.

Les siècles n'ont encore rien fait pour nous. Dans l'ancien monde, ils ont buriné leur histoire sur le marbre et l'airain, servant ainsi à l'éducation des peuples ; les savants ont, d'âge en âge, ajouté aux découvertes et aux inventions ; peintres et sculpteurs, écrivains et poètes, se sont succédés et ont enrichi les diverses littératures, mais tous ont eu leur commencement, ayons donc le nôtre et songeons qu'il dépend de nous d'en faire l'acheminement vers les grandes lumières.

Cessons de nous admirer et mettons-nous résolument à l'œuvre. Travaillons, tout en réfléchissant aux moyens à prendre pour rendre nos travaux effectifs et pratiques. Profitons des vieilles routines, dégageons-nous des mesquins préjugés et des sottises prétentions.

Ne disons plus qu'il n'y a rien à reprendre dans notre système d'enseignement, où, si nous avouons

quelques lacunes, ne nous récrions plus quand on parle de les combler.

N'est-ce pas vanité, un peu absurde, de nous croire au sommet de l'échelle, quand les deux nations les plus instruites du monde civilisé, — la France et l'Allemagne, — s'agitent sans cesse dans une fièvre du mieux sur la grave question de l'instruction publique.

Mais pour apprendre, il nous faudrait d'abord des maîtres autorisés dans les sciences et dans les arts. Ce serait asseoir notre éducation sur des bases stables et profondes, et c'est la tâche de nos gouvernants de poser les pierres fondamentales de cet édifice canadien.

Un ministre de langue anglaise, disait, il y a quelque temps, à un banquet officiel, qu'avant de cultiver et de soigner la partie intellectuelle chez les Canadiens, il fallait d'abord assurer leur confort matériel en dotant le pays de chemins de fer et d'industries variées.

Cette théorie, quelque peu exagérée, deviendra nuisible si l'on y reste trop fidèle. Car le confort est amolissant, et l'âme, à sa seule recherche, s'épuise, s'use, devient lâche et faible. Et dans cette recherche de nos aises, le temps, — le temps, aux parcelles si précieuses, — passe comme un rêve et comme le rêve ne nous laisse rien.

Nous ne sommes pas “avancés”, défions-nous de devenir bientôt des “arriérés”, sans nous en apercevoir, et de continuer à nous vanter de talents qui, restés sans utilité, sans bénéfices, serviront plutôt à notre gloire.

Pourtant, chez nous, “c'est le fonds qui manque le moins”. Car, Dieu merci, le talent n'est point rare chez les Canadiens, nous le comprenons, et, c'est peut-être ce sentiment qui nous grise et trouble notre jugement. Ce que nous n'admettons pas encore, c'est l'obligation du travail. Les forces sont grandes, elles restent inexploitées ; nous pourrions tout faire pour sortir de notre infériorité, et nous ne faisons rien !

Monsieur le Chevalier de Rocroi

CORNETTE AUX ROYAL-CRAVATES

Les cavaliers de Royal Cravate grognaient.

Depuis trois semaines, ce n'étaient que marches et contre-marches dans un pays dévasté par les guerres.

Adieu les riches fermes du Palatinat où l'on trouvait toujours les chapelets de saucisses pendus aux poutrelles ; les épais jambons dorés par la fumée du genièvre ; cette forte bière brune où il y a à boire et à manger et dont une pinte vous refait un homme aussi bien que le vin de Moselle.

Ah ! le vin de Moselle couleur de topaze ! pétillant, élégant, du coup en bouteille ; qu'on n'en parle plus aux cavaliers de Royal-Cravate. Dans deux mois ils n'ont bu que de l'eau !... et de la mauvaise eau, pourrie par les cadavres de chevaux crevés ; car il en périt des chevaux, dans cette guerre, où on ne se bat qu'avec ses jambes.

Monsieur de Saxe, vous n'étiez pas en odeur de sainteté auprès de vos beaux cavaliers à cette veille de Lawfeld.

Ventre Saint-Gris ! Les cavaliers de Royal-Cravate sont des drilles ! de bons chevaux entre les jambes, de bon vin dans le ventre. Et ardi donc ! d'estoc et de taille ! Tue ! tue ! ce sont vos hommes. Un contre dix, peu leur en chaut ; tant plus de tués, tant plus de butin pour ceux qui restent ; et s'ils aiment le butin, Tудieu, ils ne craignent pas la mort les cavaliers de Royal-Cravate, car ils en vivent, ils la donnent comme ils la reçoivent... en riant.

Mais ce métier de colimaçons, de fantassins, de goujats, de valets d'armée ; Palsambleu, pour qui nous aimez-vous, Monsieur le comte ?

L'ennemi est devant, c'est là le chemin !

Ainsi pensaient les cavaliers de

Royal-Cravate, envoyant à tous les diables, Monsieur le maréchal Maurice de Saxe, Sa Majesté Louis XV le Bien-Aimé, et Monsieur de Maugis, leur colonel, le plus brave, le plus fou, le premier au feu comme au bal, le colonel de Royal-Cravate en un mot ; le Dieu de tous ces sacripants, mécréants, pillards, hâbleurs, braves comme l'épée du Roy, nobles comme des princes, et gueux comme la Misère.

Aussi, quand Monsieur le marquis de Maugis se présenta à son camp ce matin-là, fut-il reçu par plus de grognements que de vivats.

Mais, que lui importe, il connaît ses loups-cerviers et sait comment faire rentrer leurs crocs. Il n'y a qu'à leur donner de la chair à mordre, et ils vont en avoir, car aujourd'hui, Monsieur de Saxe, ayant réussi à tromper l'habileté de son adversaire et à le mettre en fausse position, il y aura bal, c'est-à-dire bataille, et les cavaliers de Royal-Cravate riront d'un rire énorme, d'un rire qui ressemble à un hurlement de loups se ruant à la curée.

Le boute-selle ?..... Rassemblement ?... Qu'est-ce qu'il nous veut ?... Encore des marches ?... Non !... le drapeau !... Eh ! mais, on dirait que cela va chauffer pour de bon....

Et les crocs de sortir sous les longues moustaches en un rictus qui veut être un sourire.

Est-il beau, le petit marquis, bien campé sur son alezan ! Il est tout d'or chamarré ; les dentelles de son jabot et de ses manchettes feraient pâlir d'envie, les demoiselles d'honneur de Madame la Reine, et n'était la lourde rapière qui a remplacé dans sa main la fine épée de cour, on pourrait croire qu'il s'en va chez sa maîtresse ; et c'est bien chez elle qu'il va, chez sa maîtresse, la vraie, la grande maîtresse des sol-

dates, la toujours belle et la toujours aimée, dans sa robe de pourpre couleur de sang... la Guerre.

Le chevalier de Rocroi n'a que quinze ans. Tout joli, tout mignon, il semble une fillette déguisée en page. Cadet, on l'a envoyé à l'armée, pour faire place à Monsieur le comte de Verdauchet son aîné. Car ils sont gueux comme bons hommes d'épée doivent être, et le castel familial, est trop mal doté en terres et en futaies pour nourrir plus d'une couvée de gentilshommes. Monsieur le comte sera chargé du soin de perpétuer la race, et Monsieur le chevalier de récolter autant de coups que faire se pourra, pour la plus grande gloire de sa maison. Le voilà cornette aux Royal-Cravates ; tout fier et tout ému ; c'est sa première affaire à ce petit, et il a peur d'avoir peur. Ses joues paraissent plus pâles sous ses boucles blondes, et les grognards s'en aperçoivent.

Le brigadier Flamberge, vieux reître à la mine rébarbative et cordiale, pousse son cheval au flanc du cornette, et lui tendant sa gourde remplie de mauvais Armagnac : "Goutez-moi ça, Monsieur le chevalier, il fait frais... ça vous réchauffera.

L'enfant avale quelques gorgées, fait la grimace, tousse, rougit, redresse son feutre d'une chiquenaude et le poing sur la hanche, fier comme Roland, s'en va prendre la tête de son peloton.

L'affaire est engagée. Les Impériaux, en masses profondes s'avancent entre Vlytingen et le hameau de Lawfeld. Le centre plie, et il paraît un instant, que les plans si bien combinés de Monsieur de Saxe vont tourner contre lui. Son aile droite qu'il avait étendue pour couper la retraite à l'ennemi, par un habile

mouvement tournant, va se trouver séparée du gros de l'armée.

Les Royal-Cravates, du haut de l'éminence où ils sont postés en réserve, suivent l'action en vieux soldats qui comprennent ; et ils deviennent nerveux.

Il faut charger, vertu bleu, et écraser cette canaille! Maugis calme et froid, immobile telle une statue équestre, seul sur le front de bataille, semble ne pas entendre les murmures de ses loups. Dédaignoûsément il sourit, le cœur content. Plus ils ragent, plus ils tapent, se dit-il.

Mais, voici le cadet de Lesdigniè-res qui s'en vient au grand galop. Ce sont les ordres: Enfin! Les épées sautent hors des fourreaux et les chevaux font des courbettes sous l'attaque de l'éperon.

Maugis regarde par-dessus l'épaule, et les plus ardents retombent dans le rang.

«Marquis, crie Lesdigniè-res, hors d'haleine, Monsieur le maréchal vous envoie l'ordre de charger ces gens. Tombez sur la droite, pendant que Monsieur de Trêsvès, leur va chanter le même air sur la gauche, avec les Dragons de Monsieur.»

Brusquement, Maugis fait volter son cheval, et sa voix mâle sonne plus haut que la mousquetade:

—Messieurs, nous allons charger... Souvenez-vous que jamais soldats du Royal-Cravate n'ont montré leurs éperons... Pour la charge... suivez-moi... En avant!...

Et lançant son cheval au galop, il dévalle la pente, ses loups sur ses talons, hurlant comme tous les diables de l'enfer.

—Plus vite, plus vite...

—Plus près, plus près!...

La ligne rouge de l'infanterie ennemie qui les attend formée en carrés, grossit.

—Plus vite, plus vite...

Ce n'est plus un régiment, c'est une avalanche d'hommes et de chevaux.

Un roulement de tambours retentit, une vague de fer et de feu passe. A cinquante toises, les soldats de Cumberland ont fait salve.

Maugis oscille sur sa selle, et s'abat. Lesdigniè-res, Turgis, Chateaux, Mortemart sont à terre.

Le régiment tourbillonne et flotte comme une poignée de feuilles mortes saisies par une rafale.

L'étendard blanc disparaît. Royal-Cravate fuirait-il?

Mais non, la revoilà la loque glorieuse, elle est blanche et rouge maintenant. Un tout petit cavalier la porte ; il a lâché son épée n'étant point assez fort pour tenir d'une seule main la lourde bannière de soie et d'or.

—En avant! Cravates, en avant! hurle-t-il d'une voix enfantine, mais si haute, si aigüe qu'elle perce le fracas de la lutte.

Les grognards se reprennent, rassemblent leurs chevaux, et ce qui reste du régiment, silencieux, dents serrées, tombe comme la foudre sur le carré des Impériaux et le crève.

Il était temps, une minute plus tard, ils allaient avoir rechargé, et la seconde salve, aurait achevé le désastre commencé par la première.

Immuable au milieu du carré ennemi, droit sur ses étriers, élevant aussi haut qu'il le peut à deux mains l'étendard fleurdelisé, le petit chevalier continue à exciter de sa voix claire, les reîtres qui fauchent dans ce blé serré.

C'est une lutte corps à corps, affreuse, sans merci, les lames percent les poitrines, les pommeaux brisent les crânes, les lourds chevaux écrasent les blessés.

Le petit ne frappe pas, mais il fait mieux, sa voix est comme une trompette, et cet étendard qu'il élève vers les cieux est bien le signe de la victoire pour lequel ces gens se font hacher sans un regret.

Soudain, il chancelle, frappé par derrière. Pour la seconde fois, la bannière tombe.

Flamberge, d'un bras de fer, relève le drapeau, et redresse l'enfant, et tout en le couvrant du moulinet fulgurant de son épée: «Hardi, Cravate! crie-t-il. Tue! tue! Vengeons l'enfant.»

Un hurlement furieux lui répond sur la gauche, ce sont les Dragons

de Monsieur qui arrivent à la rescousse.

Le carré des Impériaux rompu sur deux faces, cède enfin.

Alors, c'est le massacre, et ce qui reste des Royal-Cravates, ne fait pas de quartier.

Dans la gloire du soleil couchant, une troupe étincillante parcourt le champ de bataille.

Sa Majesté Louis XV, se fait expliquer par le maréchal de Saxe comment il a réussi à transformer en victoire une partie si compromise.

De bivouacs en bivouacs, ils vont, distribuant les éloges et recueillant les vivats des troupes ivres de gloire et de sang.

Mais, qui sont ces silencieux?

Comment, les Royal-Cravates, les braves entre les braves, ne fêtent pas la journée?

En groupe compact, le dos tourné à la brillante cavalcade qui s'avance, il n'en ont cure.

—Messieurs du Royal-Cravate, Sa Majesté s'en vient vous féliciter.

Ils se retournent. Saluent du feutre. Pas un mot. Ces dures faces sont émues.

Surpris, le Roy pousse son cheval au milieu du cercle.

Un enfant est couché, roulé dans un drapeau, sa tête blonde renversée sur l'arçon d'une selle, est déjà marquée par la mort. Flamberge, à genoux, éponge avec une loque sanglante le front baigné de sueur.

—Qui est celui-là? interroge Sa Majesté, c'est un enfant.

—Celui-là, répond Flamberge d'une voix rauque, c'est Monsieur le chevalier de Rocroi. C'était sa première bataille. C'est lui, qui une demi-heure durant a tenu le drapeau au milieu du carré des Impériaux... Sans lui, nous aurions fui... Le drapeau trop lourd pour ses bras, ne lui permettait pas de se défendre, et... et, nous l'avons laissé tuer.

Et Flamberge pleura.

Louis XV sauta à bas de sa monture, et s'agenouillant auprès du blessé qui délirait, appelant sa mère;

—Petit, dit-il doucement, c'est le Roy qui te parle, que veux-tu que je lui fasse dire à Madame ta mère?

—Le Roy, dit l'enfant, le Roy! et se redressant un peu, il fixa le visage penché sur lui.

—Dites-lui que j'ai fait de mon mieux.....

—Que désires-tu, petit, veux-tu la Croix de Saint-Louis, comme ton père?

—Oui, dit l'enfant, oui; puis, se rappelant dans sa pauvre tête vague un de ses rêves d'enfance, un de ces rêves de gentilhomme pauvre qui n'avait jamais pu se réaliser:

—Puis, dit-il, j'aimerais tant avoir une montre.

—Une montre, dit le Roy, souriant malgré lui.

Et fouillant dans sa poche:

—Tiens petit, prends la mienne, c'est une vraie montre de gentilhomme.

L'enfant mourant contempla le bijou endiamanté avec des yeux de songe, et le rendant au Roy:

—Pour ma mère, dit-il.

—Monsieur le maréchal, votre croix, s'il vous plaît, dit Louis XV d'une voix mal assurée.

Et déposant la croix de Saint-Louis sur la petite poitrine halestante :

—Chevalier, la montre sera pour Madame votre mère, et la croix sera pour vous.

Et se penchant, il lui donna l'accolade.

Quand il se redressa, l'enfant ne respirait plus.

Ainsi mourut, à quinze ans, Monsieur le chevalier de Rocroi, cornette aux Royal-Cravates.

PIERRE LORRAINE.

Pensée de Tarème

“O mort! levier puissant de l'âme; toi, le dernier effort du courage; toi, l'épreuve suprême; toi, sur qui j'appuie ma faiblesse, et dans les bras de qui j'aspire à tomber, à l'heure et au jour de Dieu! mort dis-moi tes secrets, familiarise moi avec ton effrayant visage, apprends-moi à vivre uniquement pour ne pas te redouter.”

En Glanant

LES HAUTS FAITS DU DUC D'ÉPERNON

Lorsque le duc d'Épernon fut nommé gouverneur de Provence, quelqu'un fit vendre à Paris un livre qui se vendait devant le Palais et dans les rues par des crieurs qui l'appelaient ainsi: “Demandez les hauts faits, gestes et vaillance de M. d'Épernon, en son voyage de Provence...”

L'acheteur alléché se précipitait sur le livre qui semblait devoir être intéressant, mais après le titre très bien imprimé, il n'y trouvait rien que des feuillets blancs.

Comme chaque acheteur déçu faisait des reproches aux vendeurs, ceux-ci répondaient:

—“Aussi n'a-t-il rien fait, Monsieur.... Pourquoi voulez-vous qu'on en imprime rien?...”

On voit que les camelots qui crient leurs canards ne sont pas nés d'hier.

ORIGINE DE QUELQUES FLEURS

Voici, pour nos lectrices amies des fleurs l'origine de quelques-unes:

L'œillet et le chèvre-feuille viennent de l'Italie, ainsi que le narcisse et l'asphodèle.

La tulipe, de l'Asie, et aussi le myrte; le jasmin et la balsamine, de l'Inde.

La tubéreuse de Madagascar, ainsi que la pervenche.

Le lilas et l'anémone sont originaires de Ceylan.

L'hortensia, l'oranger, la reine marguerite, de Chine.

Le coquelicot de Turquie.

La sensitive (“mimosa pudica”) de l'Amérique.

L'héliotrope, du Pérou.

Le géranium, du Cap.

La rose des quatre saisons, de Damas.

La digitale, l'aubépine et l'iris, de France.

Cela n'empêche pas les femmes d'avoir donné leurs lettres de grande naturalisation à toutes les fleurs, pourvu qu'elles soient belles et qu'elles sentent bon.

MARI OU SAVANT ?

Une amusante anecdote sur Edison. Très distrait, l'illustre savant américain, oublia, dit-on, le soir de ses noces qu'il s'était marié, le matin même.

Lorsqu'il revint de la cérémonie, il dit à sa femme qu'il avait conduit dans sa maison de Menlo-Park: “Installez-vous et permettez-moi d'aller passer un quart-d'heure dans mon laboratoire; une simple inspection à faire et je reviens.”

Un des témoins de son mariage passant par hasard dans la soirée devant l'atelier où le savant électricien travaillait y vit de la lumière et craignant que des malfaiteurs n'eussent profité de la circonstance de son mariage pour le dévaliser, il pénétra dans le laboratoire où il trouva l'inventeur absorbé dans ses travaux.

—“Que faites-vous là, malheureux? lui cria-t-il.

—Mais vous le voyez, je travaille...”

—Vous travaillez le jour de vos noces, alors que votre femme et vos invités vous attendent?...”

Edison se frappa le front et se levant, vivement s'exclama:

—C'est vrai... j'avais oublié que je me suis marié!

Espérons pour Mme Edison qu'il s'en est souvenu, depuis.

Lu au-dessus de la porte d'un cabaret :

Vin blanc nouveau bon pour les huîtres.

C'est extrêmement flatteur pour les clients.

Et cette autre, recueillie sur la devanture d'un magasin d'habillements:

N'allez pas vous faire voler ailleurs: venez ici!

FRONTENAC INTIME (x)

1652-1658

D'après les "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier.

Que signifient ces mots: durer ensemble? — Sans recourir à un lexique de Retz, de Sévigné ou de Saint-Simon, le premier venu de nos dictionnaires modernes nous dira que: "durer ensemble" signifie, au 17^{ième} comme au 20^{ième} siècle: "continuer à vivre, à habiter, à être dans les mêmes relations". Frontenac et sa femme durèrent donc ensemble jusqu'en 1672 (année de la nomination du comte au poste de gouverneur du Canada). Ce qui représente vingt-quatre années consécutives de vie conjugale en France. Saint-Simon nous garantit l'exactitude de ce calcul: "ainsi le mari n'eut point de peine à se résoudre à partir, plutôt que de mourir de faim "auprès" d'une Divine". Remarquez cet adverbe, "auprès". (4). Rien de plus explicite et de plus clair.

On ne peut pas être auprès d'une personne absente et on ne subit pas le joug d'une femme avec laquelle on vit... séparé! Car, rappelons-nous que les "Mémoires" inexorables de Monsieur le duc disent encore que "Madame de Frontenac était une femme d'esprit et d'empire et que Frontenac portait avec peine le poids de son autori-

(x) Voir le "Journal de Françoise" du 17 février.

(4) Remarquez aussi le temps du verbe auquel "durer" est conjugué. Si, en 1672, Frontenac et sa femme eussent vécu séparés Saint-Simon n'eût pas mis le verbe à l'imparfait de l'indicatif présent. Il se fût servi du prétérit ou passé défini, et eût écrit: "Ne durèrent pas aisément ensemble"; ou, mieux'encore, il eût employé le plus-que-parfait du même mode, surtout si la séparation entre les deux époux eût existé depuis de longues années. Le duc eût alors écrit: Un si aimable homme et une femme si merveilleuse n'avaient point duré aisément ensemble."

Mais à quoi bon cette dissertation grammaticale? Si, véritablement, à l'époque de la nomination de Frontenac au gouvernement du Canada (1672) la "Divine" eût vécu séparée de son mari, croyez-vous que Saint-Simon, le dénicheur de scandales par excellence, l'eût ignoré ou que, le sachant, il aurait eu la charité de cacher cette misère domestique?

té...., que sa commission de gouverneur du Canada lui fut obtenue par des amis, "heureux de le dépêtrer de sa femme" et de lui donner de quoi vivre." (5). En vérité, un pauvre diable que l'on dépêtre est bel et bien tombé dans le borbier, n'est-ce pas, ou je n'entends plus rien au sens des mots. Concluons donc que Frontenac vivait encore "empêtré dans son ménage", quand, en l'an de grâce 1672, des gens secourables tendirent la main ou plutôt la perche à ce malheureux.

A défaut des "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier, la phrase de Saint-Simon suffirait, elle seule, à prouver que les époux Frontenac, domiciliés en France, vivaient en commun.

Et cependant, au mépris et à l'encontre des témoignages incontestables que nous fournissent les "Mémoires" de Saint-Simon et de Montpensier, les seuls d'ailleurs que la critique historique puisse invoquer, pour cette excellente raison qu'elle n'en possède et qu'il n'en existe point d'autres, au mépris, dis-je et à l'encontre de cette preuve l'archiviste Bédard ose écrire:

"Après ces événements (ceux de la Fronde) le comte et la comtesse "vécurent séparés", mais il faut dire, à la louange de la comtesse, que, bien que le cynique Tallemant des Réaux et le médisant Saint-Simon en parlent fréquemment dans leurs écrits, ils ne laissent planer aucun soupçon sur ses mœurs." (6).

L'inexactitude des faits est à ce point flagrante qu'elle m'autorise à croire que Bédard n'avait pas même

(5) Cf. Saint-Simon, "Mémoires", tome 14, pages 269-270. édition Régner.

(6) Cf. Annuaire de l'Institut Canadien de Québec, année 1880, No 7, page 4. Conférence de T.-P. Bédard, sur la "Première administration du Comte Frontenac", donnée à Québec, le 11 décembre 1879.

lu les "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier, quand il écrivit de la sorte. Il les avait lus cependant — mais avec une distraction égale à la négligence avec laquelle il les cite — quand il nous donna, huit ans plus tard, en 1887, sa conférence sur "La Comtesse de Frontenac" (7). N'empêche qu'il conclut aussi faux qu'en 1879: "Cette étude, dit-il, est trop abrégée pour pouvoir faire ressortir clairement le caractère du comte et de la comtesse au point de vue de leurs rapports, "ou plutôt, de leur éloignement." Comme on le voit, il persiste à écrire que Frontenac et sa femme, en France, vécurent séparés.

Cette affirmation, toute gratuite, aussi fausse qu'audacieuse, car elle ne s'étaie à rien, a trompé jusqu'aujourd'hui tout le monde, entre autres les abbés Raymond Casgrain et Camille Roy. Au premier, Bédard a fait dire:

"Ce qu'il y a de certain, c'est que le bonheur des deux époux ne fut pas de longue durée, Anne de la Grange était d'un caractère impressionnable, impérieux et rebelle à tout frein. Frontenac, de son côté, avait la volonté d'un Richelieu et le même besoin de domination, avec des allures trop souvent fantasques. On comprend que les conflits ne pouvaient manquer d'éclater entre deux pareilles natures. La froideur qui s'en suivit dégénéra bientôt en mutuelle indifférence. Les tentatives de rapprochement faites par Frontenac ne firent qu'irriter la comtesse et lui inspirer une véritable aversion pour son mari." (8).

(7) Cf. Bédard: "La Comtesse de Frontenac", page 65. Cette conférence n'a été publiée qu'en 1904.

(8) Cf. : "L'Enseignement Primaire", livraison de décembre, 1898, page 211.

Au second (l'abbé Camille Roy) Bédard a fait écrire :

"Madame de Frontenac, séparée, après quatre ans de vie commune, d'un mari "avec lequel elle n'a jamais plus voulu se réunir", lui est pourtant restée sincèrement attachée." (9).

Enfin, là-bas, en France, Bédard égare l'excellent auteur jésuite Rochemonteix, lequel, évidemment, sur l'autorité très contestable de cet archiviste, publiait, de très bonne foi, ce qui suit, dans son magnifique ouvrage: "Les Jésuites et la Nouvelle-France" :

"Le jeune ménage ne resta pas longtemps uni, chacun s'en alla de son côté. Madame de Frontenac se lia d'abord d'amitié avec Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans et demeura des années auprès d'elle ; elle se retira ensuite, en compagnie de Mademoiselle d'Outrelaise, à l'Arsenal." (10).

Voici une phrase à laquelle il convient de faire subir un traitement métallurgique, phrase que nous allons "laver" — en langage de mineur — pour la débarrasser, comme l'or de ses scories, de toutes ses inexactitudes historiques, et tirer le diamant, la vérité, de sa gangue.

"Le jeune ménage ne resta pas longtemps uni, chacun s'en alla de son côté". — Cette assertion n'est vraie que par intervalles: de 1672 à 1682 et de 1689 à 1698, c'est-à-dire pour le temps vécu par Frontenac au Canada, soit une période de dix-huit ans, que durèrent ses deux administrations comme gouverneur-général du pays.

"Madame de Frontenac se lia d'abord d'amitié" avec Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, et demeura des années auprès d'elle." — Ceci est encore vrai, mais incomplètement, et la phrase ne rend pas justice, même imparfaite, à Frontenac. Elle contredit, par sa réticence, ou plutôt par son lacunisme, les "Mémoires" de Montpensier, qu'elle n'infirmé aucunement

d'ailleurs. Sans doute, Madame de Frontenac "demeura des années" avec Mademoiselle de Montpensier (moins de cinq ans: d'octobre 1652 à juin 1657), mais il convenait d'ajouter que Frontenac, son mari, partageait leur intimité.

En France, Frontenac et la "Divine" ne s'en allèrent jamais "chacun de son côté". Nous les retrouvons presque toujours ensemble à Saint-Fargeau, à Blois, à Frontenac (Ile Savary), à Chambord, à Juvisy, à Limours, à Paris, rue des Tournelles ou sur le quai des Célestins, partout enfin où les "Mémoires" de Montpensier nous les ont fait rencontrer pendant dix ans, de 1648 à 1658, années où ils commencent et où ils finissent d'en parler.

Détail important, que j'allais oublier de mentionner, et qui a certes bien ici sa valeur: en quelque lieu que Frontenac rejoignît sa femme, que ce fût à Blois, à Chambord, à Saint-Fargeau, partout enfin où la promenait la Grande Mademoiselle dans ses capricieuses odyssées, Frontenac, dis-je, exigeait, pour sa femme et lui un même appartement. Cette prétention, de savoir-vivre élémentaire, faisait pouffer de rire la duchesse de Montpensier. "Rien n'était si ridicule!" s'écrivit-elle. (11). Cette conduite et cette exigence me semblent, au contraire de l'opinion de Montpensier, parfaitement justifiables au point de vue des bienséances morales et sociales. Convenait-il, en effet, que, dans une maison dont Frontenac était l'hôte, sa femme jouât le rôle de chambrière ou de veilleuse de nuit? Le comte, à mon avis, donnait à son amphitryon une belle et bonne leçon de tenue ; mais il en était chaque fois pour ses peines, car l'incorrigible étourdie oubliait toujours, et ne songeait même pas que la "Divine", étant sa dame d'honneur, ne pouvait être "utilisée" comme servante.

Rochemonteix dit enfin : "Elle (Madame de Frontenac) se retira ensuite à l'Arsenal."

Ceci est presque faux, tant le peu de vérité que cette phrase renferme y est profondément altéré. Ce n'est pas à la suite de sa querelle avec Montpensier — 1657 — que Madame de Frontenac se retira, en compagnie de mademoiselle d'Outrelaise, à l'Arsenal, mais quinze ans plus tard, en 1672, après le départ de Frontenac pour le Canada.

Rappelons-nous d'abord ce passage des "Mémoires" : "Trois jours après l'arrivée de Mademoiselle de Montpensier à Saint-Cloud, Frontenac se présenta, accompagné de M. de Matha, son grand ami."

"Sur ce que je vois, dit-il, Votre Altesse Royale ne traite pas ma femme comme elle avait accoutumé. Cela me fait connaître qu'elle n'a pas son service agréable: je viens vous demander son congé."

Mademoiselle répondit : "Vous vous faites justice. Vous savez que je n'ai pas sujet d'être satisfaite de votre femme ; sa conduite a été telle qu'elle devait juger que la mienne changerait."

Et les "Mémoires" ajoutent: "Je lui donnai très volontiers son congé. Frontenac me fit la révérence et s'en alla. Je fus assurément plus aise de le lui donner, que lui de le recevoir."

Remarquons tout de suite qu'à cette date, 30 juin 1657, Frontenac loin d'être séparé de sa femme vient la chercher. Je me trompe, ce n'est pas elle qu'il vient chercher à Saint-Cloud, mais seulement son congé comme dame d'honneur de la Grande Mademoiselle. La "Divine" est, d'ores et déjà, rentrée chez elle avec son mari. Et ils demeurent? A Paris ; non point à l'Arsenal, propriété de l'Etat réservée de temps immémorial à l'usage des Grands Maîtres de l'Artillerie, mais chez eux, sur la rue des Tournelles, dans une maison toute voisine de la résidence de leurs intimes amis les comte et comtesse de Fiesque. "Ils logeaient porte à porte", nous racontent les "Mémoires" de Montpensier, aux dates de juillet et août, 1658. Vraisemblablement ils continuèrent d'y demeurer jusqu'en 1672.

(9) Cf. : "La Nouvelle-France", livraison de décembre 1903, page 576.

(10) Cf. : Tome 3, page 95.

(11) Cf. : "Mémoires", pages 398 et 399, tome 2, et page 113, tome 3.

A moins qu'ils ne préférèrent déménager, retourner, par exemple, à l'ancien "domicile élu" que nous leur connaissons encore au quai des Célestins, en 1655 (12). Ce qui prouve que les Frontenac n'avaient pas même "fermé maison" à Paris quand ils suivirent Mademoiselle de Montpensier à Saint-Fargeau pendant son exil ; exil pour rire, bannissement à l'eau de rose, et qu'ils observaient, comme le carême, avec dispense de jeûne et permission de faire gras. Frontenac, la "Divine", sa femme, et Mazarin lui-même, qui la leur avait imposée, ne prirent jamais cette disgrâce au sérieux. Ils sont épatants de crânerie, de bonne humeur, de sans-gêne. Ils sortent et rentrent à toute heure de leur pénitencier politique ; ils ne demandent permission à personne pour s'en aller ainsi promener à travers les plus belles provinces du royaume, ils ont en poche la clé de leur cachot et Madame de Frontenac, tout particulièrement, s'amuse à faire bracelets de ses chaînes. Quand il lui plaît de courir à Paris, sous le prétexte d'une visite à son père malade, à "son camarade" Fiesque qui s'ennuie, ou à son avocat que sa belle-mère embête, elle part, tête haute et visage découvert. Elle n'y rase point les murs mais s'y promène en carrosse, narguant l'autorité du cardinal-ministre qui se garde bien de faire arrêter ses chevaux. Aussi ne suis-je pas étonné d'apprendre, qu'en plein exil, les Frontenac eurent un "domicile élu" à Paris, sur le quai des Célestins. On m'affirmerait qu'ils y tenaient "feu et lien", que je le croirais sans trop d'hésitation tant est grande leur liberté d'action à cette époque. Graciés et rentrés en faveur ils ne jouiraient pas d'une plus parfaite indépendance.

Contrairement à l'affirmation du

(12) En effet, nous lisons, à la page 622 du "Dictionnaire biographique et généalogique" de Jal, citant le baptistaire du petit François de Buade, en date du 13 mai 1655: François de Buade, fils de Messire Louis de Buade de Frontenac, comte de Pallifau, maréchal de camp des armées du Roi et de Dame Anne de la Grange, sa femme, "demeurant sur le quay des Célestins".

Père Rochemonteix qui nous dit que Madame de Frontenac se retira à l'Arsenal à la suite de sa querelle avec Mademoiselle de Montpensier, c'est-à-dire en 1657, j'ai soutenu que cet événement n'eut lieu que quinze ans plus tard, en 1672. Il m'incombe de prouver cet avancé.

Tout le monde sait que ce fut sur l'invitation de M. le duc de Lude que Madame de Frontenac se retira à l'Arsenal. En sa qualité de grand maître de l'artillerie le duc disposait exclusivement des appartements de cette superbe hôtellerie, siège de son ministère.

Quand le duc de Lude fut-il nommé grand maître de l'artillerie? En 1668, disent les "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier ; (13), en 1669, répondent les "Lettres" de Madame de Sévigné. (14).

Le plus tôt que Madame de Frontenac soit allée à l'Arsenal serait donc en 1668, ou 1669, suivant que l'on opte pour l'une ou l'autre de ces deux dates de la nomination du duc. Mais elle ne se retira pas à l'Arsenal avant 1672 comme il appert par les "Mémoires" de Walckenaer sur la "Vie et les Ecrits de Madame de Sévigné". (15).

Les époux Frontenac, auxquels Mademoiselle de Montpensier venaient de signifier leur congé se retirèrent à Paris, rue des Tournelles, au quai des Célestins, ou ailleurs dans la capitale, et y vécurent, tant bien que mal, quatorze années, de 1658 à 1672. Seulement, il convient d'expliquer la nature et le caractère de cette apparente intimité conjugale.

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

Québec, 18 février 1906.

(13) Cf. : "Mémoires" de Montpensier, page 124, tome 4.

(14) Cf. : "Lettres", de Madame de Sévigné, note 2 de la page 134 continuée sur la page 135, tome 2, édition Régnier.

(15) Cf. : Tome IV, pages 131 à 134. 1672 fut l'année du départ de Frontenac pour le Canada, et de la mort de son fils, tué à la tête de son régiment au combat de l'Estrumvic. Ces deux événements rendent absolument 1672 comme étant l'année la plus vraisemblable où le duc de Lude offrit l'hospitalité de l'Arsenal à cette grande dame privée, en même temps, de son mari et de son fils.

Notre Feuilleton

Nous commençons, avec ce numéro, la publication d'un roman, tout aussi intéressant que celui que nous venons de terminer, et qui a eu l'heur de plaire à tous nos lecteurs.

"Tête ou Cœur?" est l'histoire palpitante d'un jeune héros, que les mères de filles à marier, avaient qualifié d'original, d'ours et de maniaque parce qu'il avait résolu de rester célibataire. Mais dans l'esprit du jeune homme, la lutte est déjà engagée, entre le cœur et la tête. Qui l'emportera? C'est ce que les développements de ce roman nous apprendront.

Nous ferons remarquer à nos abonnées que nos feuilletons sont publiés dans le "Journal de Françoise" avant de paraître en librairie, que leur morale est pure et forte et leur mérite littéraire d'une valeur supérieure.

Offre Extraordinaire

"Le Courrier de l'Ouest", nouveau journal canadien-français publié à Edmonton, province d'Alberta. Le seul journal publié en langue française à l'Ouest de Winnipeg. L'organe des Canadiens d'Alberta et Saskatchewan, avec le "Journal de Françoise" pendant un an pour deux piastres (\$2.00).

\$3.00 pour \$2.00

Le Courrier de l'Ouest-12 mois-1.00 } 3.00
Le Journal de Françoise-1 an-2.00 } POUR 2.00

Toutes les personnes qui adresseront le prix d'un an d'abonnement au "Journal de Françoise", soit \$2.00, recevront le "Courrier de l'Ouest" pendant 12 mois. Ainsi, tout en ne payant que pour un journal on en recevra deux.

Cette offre est bonne pour jusqu'au 1er mai 1906.

LE COIN DE FANCHETTE

VERVEINE. — On nettoie, paraît-il, les chapeaux de feutre blanc avec de la farine. Bien frotter, puis battre. 2° La broderie anglaise est à la mode ; je vous conseille fort cette garniture dont vous me parlez ; 3° Shampoo se traduit par Shampoing ; 4° Dans le sens que vous lui donnez, on dit : miscellanées ; c'est le synonyme de mélanges.

ROBERTE. — Si les femmes pouvaient se dégager du terre à terre de la cuisine et des potins, voire même des futilités de la toilette et des mondanités, l'intimité amicale et familiale y gagneraient sûrement et le mari serait trop heureux de trouver dans sa compagne un esprit qui pût s'élever avec lui dans des régions "où l'intelligence masculine est trop souvent forcée de rester solitaire." Ce qui ne veut pas dire que les femmes ne doivent jamais causer, entr'elles, de recettes et de ménage, mais, il faut savoir ne pas s'éterniser sur ces sujets, et surtout n'en jamais entretenir les hommes.

MARTIN. — "Aller au diable auvert", voilà, je crois, comment on écrit cette singulière locution. Je n'assure rien ; vous feriez mieux de demander aux gens qui ont l'habitude de ces sortes d'expédition ; ils vous renseigneront mieux que moi.

PINSON TRISTE. — La femme n'a que des besoins intérieurs et personnels ; voilà pourquoi les chagrins du cœur ont tant de force sur elle ; rien dans son foyer ne détourne puissamment son âme des pensées chères qui la poursuivent constamment. Ne pleurez pas sur vous : une grande ruine est préférable à un bonheur sans élévation et vide.

TACALE. — J'ai reçu cette lettre : Françoise, homme de lettres. Cela ne m'honore pas tant que cela. Au-dessus des hommes, c'est-à-dire

au degré supérieur, il y a les femmes.

ALFONSO. — On affirme que l'haute société madrilène est mécontente de ce que le descendant de Charles-Quint n'épouse pas une femme qui soit d'égalité de naissance avec lui. Le "pedigree" d'Ena de Battenberg montre que la fiancée a eu pour aïeule une femme de chambre qui fut épousée morganaquement et dont les descendants directs s'appelèrent princes de Battenberg, mais qui n'eurent que très récemment la dignité du titre qu'ils s'étaient conféré. La noblesse espagnole, aux noms très longs, n'est pas enthousiaste à l'idée de faire la révérence à la petite princesse Ena, leur reine de demain. Cela ne nous embarrasse pas tant, ici, où tant de Canadiens n'ont pour écusson que "beaucoup de gueules sur bien peu d'or".

MARMOTTE. — Fragonard est un grand peintre français, dont on parle de célébrer bientôt le centième anniversaire.

MAXIME. — Rien de plus ennuyeux que de répondre à ces sortes de lettres. Si vous ne faites pas, pour le plaisir du monsieur quelconque qui vous le demande, la réponse la plus spirituelle qu'il soit possible d'inventer, vous êtes perdue de réputation littéraire. Quand j'étais jeune, j'étais assez naïve pour écrire des pensées pour les gens qui m'en demandaient. Un jour, — c'était à une place d'eau — j'eus la maladresse de rédiger une phrase dont les deux premiers mots commençaient par la même lettre, et de ce moment, on tint, chez les gens qui me donnaient l'hospitalité, ma plume et mes écrits en si profond mépris que jamais de la vie je n'oserais maintenant retourner à S. Cette expérience, Maxime, m'a rendu sage. Mais, au fait, votre nom est une pensée, qui sera bonne ou

mauvaise selon que vous le jugerez vous-même. Point n'est besoin d'ajouter autre chose.

PETITE BEBEE. — "Angéline de Montbrun", dont Madeleine a si bien parlé, a déjà paru, mais cette édition nouvelle, — la troisième, — est revue, augmentée et superbe d'allure dans sa toilette typographique. Voilà un livre à garder précieusement, et le plus beau cadeau à offrir à ceux que l'on aime.

SILENCIEUSE. — Je ne saurais, dans ces colonnes, répondre à votre question. Elle est d'ordre trop privé.

Quelques autres correspondants, forcément remis au prochain numéro.

FRANÇOISE.

Le Palais de la Nouveauté

Il y a, en cet établissement, des confections d'un goût exquis. Habillées par ces nouveautés, jeunes filles et dames sont assurées de trouver jointe à une élégance extrême, une simplicité distinguée, un travail des plus soignés.

Nous y avons vu des robes charmantes ornées de garnitures très à la mode qui plairont. Nous savons le succès que Mme Lamoureux obtient auprès de nos lectrices, succès bien mérité et qui restera durable. Les prix sont raisonnables, à la portée de toutes les bourses.

Nous appuyons surtout sur la façon et le bien fait du travail. On sait donner aux clientes la coupe qui siéra le mieux et une foule d'autres choses qui exigent une expérience approfondie. Aussi nous recommandons cette maison avec confiance.

Mme J. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783 rue Sainte-Catherine,
Montréal.

Propos d'Etiquette

D.--Une robe en velours ferait-elle un costume de voyage convenable à une nouvelle mariée ?

R. — Non. A moins de voyager dans un char de luxe. D'ailleurs, c'est une étoffe qui se froisse et prend la poussière trop facilement pour qu'on l'emploie pour un costume de voyage. Le velours fait beaucoup plus d'effet dans une toilette habillée.

D.--Met-on la soupière sur la table dans un dîner de cérémonie ?

R.—La soupière ne doit point paraître sur la table.

D.--Qu'est-ce qu'un punch d'honneur ?

R.—C'est un diminutif de banquet, une réunion amicale autour d'un compatriote, d'un personnage que l'on veut fêter ou recevoir. On dit aussi, un vin d'honneur.

D.--Faut-il beaucoup de casse-noix dans un dîner ?

R.—On en met à raison d'un pour quatre personnes, en moyenne. Je ferai remarquer qu'on ne s'en sert que dans l'intimité.

LADY ÉTIQUETTE.

«Le Journal de Françoise» n'est plus le seul magazine publié par des femmes. Il a maintenant, un rival dangereux et charmant, dans le journal publié par les élèves du cours gradué du pensionnat de Sainte-Anne, à Lachine. «En Famille», voilà le titre de la nouvelle feuille féminine. Elle contient les essais littéraires les meilleurs, une chronique mensuelle, sous forme épistolaire, et tous articles aussi bien soignés pour la forme comme pour le fonds. Longue vie au petit journal! Son abonnement n'est que de 50 cents par an. Abonnez-vous à ce gentil magazine qui n'a d'autre ambition que de tracer «un sillon de joie, de noble émulation et de bons désirs.»

Concours littéraire

La Fédération de l'Alliance française aux Etats-Unis et au Canada met au concours la question suivante :

«Rechercher dans LE CID de Corneille les traces des mœurs françaises contemporaines.»

Conditions du concours :

Tous les membres d'un comité de l'Alliance Française, ou d'un Cercle Français, ou d'une société française, régulièrement affilié à la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, sur le territoire des Etats-Unis, du Canada et de Cuba sont invités à prendre part à ce concours.

La Fédération de l'Alliance Française offre aux candidats de ce concours, s'ils en sont jugés dignes, une médaille d'or et une médaille d'argent, et, le cas échéant, des mentions honorables.

Les manuscrits devront être envoyés au Secrétaire général de la Fédération, P. O. Box 987, New-York, N. Y., avant le premier mars 1906.

Pour autres informations, s'adresser à :

L.-G. GOFFLOT,
Secrétaire-général.

CONSEILS UTILES

NETTOYAGE DE L'ÉVIER. — Deux cuillerées de soude (soda) dans un gallon d'eau bouillante font un bon désinfectant pour l'évier de la cuisine.

POUR CONSERVER LE LAIT DOUX. — Mettez dans chaque pinte de lait une pincée de carbonate de soude (soda) et brassiez jusqu'à dissolution.

VEINES ROUGES DU VISAGE. — Sans qu'une femme soit atteinte de couperose, il peut lui arriver d'avoir de petites veines sanguinolentes principalement aux pommettes. Les applications d'eau chaude additionnée d'alun sont très indiquées en ce cas. On redonnera de la souplesse à la peau avec des onctions de vaseline boriquée.

NETTOYAGE DES EPONGES. —

On met dans une cuvette une poignée de sel gris, on laisse les éponges dans ce bain pendant plusieurs heures ; après, il n'y a plus qu'à les rincer. Un autre procédé consiste à y laisser les éponges pendant six ou huit heures.

RECETTES FACILES

ALOYAU A LA ROYALE. — Désossez la côte d'aloiau (gardant les os pour faire du bouillon), roulez-la et ficelez-la dans une casserole avec du lard ou jambon, carottes, oignons, mouillez de deux verres de bouillon et autant de bon vin blanc plus un petit verre de cognac ; salez, poivrez, faites partir à feu vif et bouchez bien la casserole ; au bout de dix minutes retournez le morceau, puis après dix autres minutes diminuez le feu dessous, mettez de la braise sur le couvercle et laissez cuire ainsi deux à trois heures. Servez baignant dans son jus.

BEIGNETS AUX POMMES. — Pelez des pommes, coupez-les en tranches rondes et jetez-les dans une pâte à frire préparée comme suit : Mettez 1-4 de farine dans un saladier, battez un œuf (ou deux), remuez, salez, mouillez d'un verre à liqueur de cognac et d'une cuillerée d'huile, puis délayez la pâte avec moitié eau, moitié lait jusqu'à ce qu'elle soit bien lisse et pas trop claire. Chauffez assez fort la friture et avec une grande cuiller prenez une rondelle de pomme et de pâte. Faites frire et retournez lentement. On peut en cuire deux ou trois à la fois. Opérez vivement et servez brûlants soupoudrés de sucre.

SALADE DE SARDINES. — Deux boîtes de sardines coupées fin ; ajoutez les blancs de quatre œufs bouillis et hachés fin. Versez dessus la garniture suivante: les jaunes de quatre œufs durs, un œuf cru, deux cuillerées à table de moutarde délayée, poivre et sel, selon le goût ; une demi-tasse de vinaigre et le jus de deux citrons. On peut ajouter du céleri si on le désire.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Le dix-sept février dernier avait lieu le mariage de Mlle Roosevelt, la fille aînée du président des États-Unis. Le soleil semblait avoir voulu lui aussi prendre part à la fête car jamais jour plus beau et plus radieux ne s'est levé sur Washington, au dire des Américains.

Malgré le nombre et la qualité des invités choisis parmi l'élite de la société, le président, suivant en cela ses goûts simples et ennemis de l'apparat, voulut donner à la cérémonie un caractère d'intimité. Le corps diplomatique composé d'un représentant de presque toutes les nations du monde, fut prié de ne pas endosser le costume officiel, et la mariée elle-même refusa d'avoir des demoiselles d'honneur.

Quelque temps avant le mariage de son aînée, le président Roosevelt réunit tout son personnel et leur demanda instamment de ne pas faire de cadeaux de noce à sa fille, et à ses amis et connaissances du dehors, il leur enjoignit de ne donner que des choses utiles. Cela n'empêcha pas les richesses de s'accumuler dans les vastes salles de la Maison-Blanche, à un point tel, que Mlle Roosevelt ne put faire connaissance avec toutes, et cela sans compter les nombreux paquets qui arrivèrent à l'heure même de son mariage et durant la cérémonie.

Hors le fait d'être la fille du président, 'Princesse Alice', comme on l'appelait, s'était attirée personnellement beaucoup de sympathies. L'aménité, la simplicité et la bienveillance de ses manières étaient ses principales qualités, celles d'ailleurs qui distinguent la grande dame de la parvenue vulgaire et arrogante.

Aussi, depuis les princes jusqu'aux plus humbles de ses inférieurs était-elle universellement aimée.

Encore en robe courte lorsque son père fut appelé à gouverner les États-Unis, Mlle Roosevelt reçut une instruction solide et forte comme les Américains savent en donner à leurs enfants.

Une jeune Québécoise canadienne, actuellement gouvernante à la Maison-Blanche, me racontait comme on savait étudier chez le président.

"On ne saurait croire, me disait-elle, la somme de travail que font ces enfants!"

Ah! si on pouvait en dire autant de nos petits Canadiens. Je vous souhaite à tous, chers neveux et nièces cette ardeur à l'étude. Pour ceux d'entre vous qui l'aurait déjà, voici une bonne occasion de l'exercer en participant au concours que je vous ai donné il y a une quinzaine de jours, et en encourageant vos amis à y prendre part.

TANTE NINETTE.

On a donné un gâteau à Paul et à sa petite sœur.

Paul ne fait qu'une bouchée du sien, et tout bas, à sa mère:

—Dis à Jeanne de me donner son reste... pour lui apprendre à avoir bon cœur.

Bébé qui récite sa prière, s'arrête à ce passage: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour..."

—Maman, dit-il, faut-il demander au bon Dieu qu'il le vende moins cher?

La maman. — Voyons, tu te rappelleras bien, le grand poète anglais Milton était aveugle. C'est facile à retenir.

Petit Paul. — Oui, mamn.

La maman. — Eh bien, quel était le malheur de Milton?

Petit Paul. — Il était poète...

Prix et conditions du Concours

Pour mes neveux et nièces jusqu'à 14 ans. Appréciations littéraires du conte de Noël: "Le secret de Paul", écrit spécialement pour notre page par Mlle Misserey, de Nuits-Saint-Georges, France, lequel conte parut dans le numéro de Noël et du Jour de l'An du "Journal de Françoise", de cette année. A chacune de ces compositions devra être apposés au bas le nom ou pseudonyme avec l'âge du concurrent. Tout travail qui manquera à une de ces conditions sera jeté au panier.

1er prix, pour les petites filles:
Une jolie boîte à ouvrage.

1er prix pour les petits garçons:
Beau livre de Jules Verne au choix.

2ème prix, pour les petites filles:
Un des intéressants livres de Mme de Ségur, au choix.

2ème prix, pour les petits garçons:
Un superbe canif à plusieurs lames.

Mes neveux et nièces, depuis 14 ans, devront donner leur appréciation sur le livre de Laure Conan: "Angéline de Montbrun", dont la troisième édition, revue et augmentée vient de paraître. Leur travail ne devra pas dépasser deux feuilles de papier grand format (foolscap), écrites d'un seul côté. Ce règlement peut être appliqué aux plus jeunes aussi bien qu'à leurs aînés.

Le concours se terminera le 14 avril, Samedi-Saint, au soir. Aucune composition ne sera acceptée après cette date.

Ceux qui n'auraient pas en leur possession le livre de Laure Conan, peuvent se le procurer en s'adressant à l'auteur: Laure Conan Malbaie, comté de Charlevoix, de même qu'aux bibliothèques de la ville, paroissiales ou autres, où l'on pourra trouver sans doute, cette dernière édition "d'Angéline de Montbrun".

1er prix pour les jeunes filles:
Joli médaillon monté en argent, dit porte-bonheur.

1er prix pour jeunes garçons:
Plume-fontaine Laurier.

2ème prix pour les jeunes filles:
Vinaigrette en argent.

2ème prix pour les jeunes garçons:
Breloque magnifique pour chaîne de montre.

PAGE DES ENFANTS

Jeux d'Esprit

ANAGRAMME

Fille d'un patriarche,
Bien longtemps après l'arche,
J'épousai malgré lui
Un jeune et beau mari.
C'est encore en Asie,
Ou bien même en Turquie,
Lecteur que me voilà.
Comme nom de pacha —
O grandeur passagère, —
En plante potagère,
D'un parfum... capiteux
J'apparais à vos yeux.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

A quelle époque commença-t-on à tisser la soie en France?

Réponse à Jeux d'Esprit

ÉNIGME

D'une plume, d'un pinceau,
Je suis la fine trace ;
Sur une robe, un rideau,
Je trouve aussi ma place.
Comment donc, hardi pêcheur,
Peux-tu bien me prendre,
Et de l'océan vainqueur,
Au marché me vendre ?
Rép. — Raie.

Ont bien répondu : Yvonne B., Lévis; Juliette B., Pierre H, Grand-papa Hiver, Cousin Antoine, Québec ; Josephte Dion, Woonsocket; Euphronie L'Heureux; Suzon L'Heureux, Montréal.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

A quelle époque est-il, pour la première fois, fait mention des "Gaulois", et d'où vient ce nom?

Rép.—Les Gaulois, Galli des Latins et Galataï des Grecs. Sous sa forme grecque de Galataï, leur nom apparaît pour la première fois dans les écrits de l'historien grec Timée (300 ans avant J.-C.). Sous sa forme latine, "Galli", le nom des Gaulois

est plus récent. La première mention s'en trouve, en effet, dans un des ouvrages de l'écrivain romain Caton qui vivait vers le milieu du IIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire cent ans après Timée. Les écrivains antérieurs ne parlent que des Celtes.

Ont donné de bonnes réponses.

Josephte Dion, Woonsocket; J. Forest, Fall-River; Ulric Vinet, South-bridge; Aldéric Aymar, Joseph Massicotte, Louise Savard, Claire Lavallée, Adine Taillefer, Incognito, Montréal.

Mots pour rire

Maman est sortie pour faire des visites, oubliant imprudemment sur la cheminée un sac rempli de bonbons ; lorsqu'elle revient, le sac est vide, et Mlle Lili est occupée à faire des cocottes.

—Comment, s'écrie la mère, tu as tout mangé?

—Oh! non, maman, j'en ai laissé tomber un que je n'ai pas retrouvé!



Bredouillot revient harassé de la chasse, suivi de son chien Caïn qui de toute la journée, n'a pas levé le moindre perdreau.

Tout le long du chemin, Bredouillot crie à l'animal d'un ton farouche :

—Caïn, qu'as-tu fait de ton flair?.



Un mendiant comparait en police correctionnelle sous la prévention de délit pour vagabondage.

—Alors, lui dit le président, vous ne faites rien?

—Pardon, pardon, je fais l'aveugle.



Dans le cabinet du président du tribunal, deux époux sont cités en conciliation.

—Voyons, madame, dit le président, lorsque votre mari vous a épousée, il vous aimait.

—Oh! oui, monsieur, et je vous assure que son cœur battait fort.

—Et maintenant?

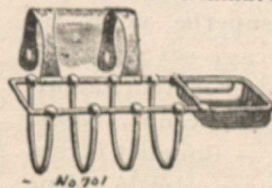
—Maintenant, c'est sa canne.

JEAN DESHAYES, Graphologue

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

Accessoires de Luxe en Nickel

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette, Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

DUPRAS & COLAS

ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine

Tel. Bell Est 4106.

Montréal.

A LA

PHARMACIE GAGNER

Vous trouverez le plus splendide assortiment de Parfums, Savons de luxe, Eaux de Toilette Cosmétiques, Articles de Fantaisie pour la toilette, etc.

Un cadeau apprécié par les femmes, c'est une jolie bouteille de parfum importé.

Vous ne sauriez mieux faire que de venir voir notre assortiment. Nous sommes toujours heureux de vous montrer nos marchandises, que vous achetiez ou non.

Pharmacie GAGNER

Coin des rues ST-DENIS et STE-CATHERINE

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Oues
près de la rue Peel, MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers.

FEUILLETON

TÊTE OU CŒUR ?

Par MATHILDE ALANIC

I

Monsieur Jean de Laneau, au grand trot de son cob irlandais, s'en allait souhaiter la fête de sa marraine, — une ancienne et déférente coutume à laquelle il restait fidèle, malgré ses trente-trois ans. Galamment, il s'était fait précéder le matin d'une gerbe superbe, pour laquelle il avait saccagé ses parterres de la Saulaie et où s'entremêlaient, dans un fouillis pittoresque, roses, clématites et iris. — Bouquet étrange et sauvage, comme celui-là même qui l'a confectionné! dirait certainement Mme Caroline Montbard, volontiers taquine.

Mais celle-ci connaissait, mieux que personne, ce Jean de Laneau, si diversement apprécié. — Un ours, décidaient, sans réticence, les fâcheux vite rebutés. — Un original, égoïste et maniaque, n'aimant que ses collections de vieilleries, décrétaient les mères de filles à marier, indignées de ce qu'un propriétaire bien renté, associé d'une fabrique prospère, s'enlisât dans le célibat. — Un homme infiniment généreux et sensible, sous des apparences rudes et hautaines, déclaraient les rares amis auxquels Jean de Laneau prenait la peine de se montrer ce qu'il était.

Et Mme Montbard, la vénérable marraine de Jean, cousine de la mère qu'il avait perdue au début de cette année, affirmait cette opinion plus haut que tout le monde, entourée par son filleul de prévenances et d'égards, auxquels n'eussent peut-être pas songé ses propres fils.

Officiers tous deux, mariés tous deux, leur éloignement laissait seule la vieille mère. Mais l'aimable femme ne se plaignait pas de la mé-

lancolie de son sort, acceptant avec résignation ce qu'elle regardait comme une fatalité inéluctable! — La punition des mères trop orgueilleuses de posséder des fils! disait-elle, avec ce joli sourire qui éclairait son visage d'un reflet de jeunesse.

Mme de Laneau, la mère de Jean, eût été incapable de pareils sacrifices. La résignation de son amie lui paraissait d'un très mauvais exemple; elle y discernait surtout le blâme de sa propre conduite. Aussi, en ces dernières années, un léger froid s'était glissé entre les deux femmes, et pour ne pas indisposer sa mère, Jean avait dû espacer ses visites à Mme Montbard.

Mais, hélas! personne à présent ne contrôlait plus ses actions avec cette sollicitude jalouse et ce tendre despotisme qui avaient entravé sa jeunesse! Jean soupira — si peu heureux de cette liberté, en sentant si amèrement le vide! Et cette impression lui rendait plus désirable encore la présence de la vieille amie, avec laquelle il pouvait évoquer le passé. Il arrivait à un tournant de vie où déjà l'on se plaît à regarder en arrière.

D'avance, il souriait à l'idée d'une longue et capricieuse causerie, dans le salon où se concentrait l'existence de Mme Montbard, entre sa corbeille à ouvrage et sa bibliothèque. Enfin, il atteignit la rue bordée de demeures bourgeoises et de jardins. Il jeta les guides à son petit domestiques, sauta à terre, et escalada les marches du seuil d'un bond joyeux, juvénile.

—Madame est là? dit-il gaiement, sans écouter la réponse de la femme de chambre qui ouvrait la porte du salon.

Il fit deux pas, puis s'arrêta net, désorienté. Un chevalet, une toile et une forme féminine encombraient la perspective, lui masquant en partie la bergère où Mme Montbard, à demi-soulevée, lui tendait les bras.

—Jean, mon cher Jean!

Incertain et hérissée, le cher Jean regardait de côté, avec surprise et défiance, une moitié de figure coupée en deux par le carré de toile, qui

laissait voir seulement des bandeaux bruns, un front blanc, balaféré de touches de pastel multicolores et des yeux noisette effarés.

—Qu'est-ce que c'est que cela? fût-il tenté de dire, horripilé du dérangement, furieux de trouver la place occupée, et, de bon cœur, envoyant au diable l'intruse.

Mme Montbard connaissait trop bien son Jean pour ne pas deviner ce dépit. Toutes ses rides se plissèrent malicieusement.

—Arrive vite que je te remercie de ton bon souvenir et de ta magnifique gerbe! fit-elle, attirant à deux bras la tête blonde et barbue de son filleul et l'embrassant avec effusion. Ces baisers maternels, Jean les avait souhaités, tout le long du chemin; mais la présence d'un témoin l'empêchait de s'abandonner au charme. Il se redressa aussitôt, comme un acier plié qui se détend, et prit un air d'austérité glaciale qui devait démentir toute supposition d'attendrissement.

—Que je te présente, reprit Mme Montbard, avec sa pétulance enjouée: M. Jean de Laneau, mon filleul (déjà cité); Mlle Fanny Chesnel, fille de M. le Bibliothécaire... que tu connais, ce me semble.

L'honnête figure du brave homme d'érudit, ses lunettes et sa calotte, se dessinèrent dans le souvenir de M. de Laneau... Il salua, correct et indifférent.

—En effet, j'ai l'honneur...

—Et moi, j'ai le plaisir de posséder M., Mme et Mlles Chesnel, comme voisins immédiats, depuis quelques mois, poursuivit Mme Montbard, redoublant de vivacité pour animer la situation. Alors, Mlle Fanny, la cadette...

—Pardon, Madame, le numéro Trois! corrigea timidement une voix fraîche, aux intonations rieuses, qui n'avait pas encore résonné.

—Oui, c'est juste! Le numéro Trois! Eh bien! une fantaisie bizarre a traversé la cervelle de ce charmant numéro Trois, l'idée de portraiturer sa vieille voisine. Je me suis soumise... Il faut bien se dévouer, dans l'intérêt des arts... et

ne jamais contrarier les inspirations des artistes.

—Se "dévouer" est bien le mot juste! soupira la jeune voix assombrie. Oh! Madame, je me demande, à présent, comment j'ai osé!... Car mon essai ne peut être que médiocre!...

Jean, sceptique, toujours en garde contre les minauderies et les manœuvres féminines, examina la jeune fille, pour surprendre un désaccord entre sa physionomie et le ton modeste de son aveu. Mais Mlle Fanny Chesnel ne songeait guère, évidemment, à surveiller son attitude et à préparer des effets gracieux. Inclinée vers le chevalet, elle considérait son ouvrage d'un air d'anxiété, tout en déboutonnant sa grande blouse grise, maculée de couleurs. Jean s'amusa de découvrir, sur le vir, sur le petit nez palpitant de Mlle Fanny, une grande balafre de crayon bleu.

—Si votre étude n'est pas réussie, accusez-en surtout votre modèle! déclara Mme Montbard. A-t-on idée, aussi, de vouloir léguer à la postérité une figure ridée, des yeux fanés, et un profil de casse-noisette?

—Je vous en prie, Madame, ne dites pas de telles horreurs! interrompit la jeune fille avec indignation. Votre portrait eût été délicieux, si j'avais pu vous représenter telle que vous m'apparaissez.

M. de Laneau ne put refuser son approbation, à ce regret exprimé d'un accent sincère.

—Allons, Jean, toi qui t'y connais, dis-nous ton opinion! fit rondement Mme Montbard, se levant de sa bergère. Et ne crains pas d'être franc! Nous attendons de toi la vérité...

Fanny se redressa vivement, et leva ses yeux noisette vers M. de Laneau qui hésitait, fort ennuyé.

—Je vous en serai si reconnaissante, monsieur...

—Mais le rôle de critique sincère n'a rien d'aimable! fit Jean, chefchant encore à se dérober.

Mlle Chesnel numéro Trois secoua la tête.

—Ne vous embarrassez pas de chercher des compliments, monsieur, ils ne me causeraient aucun plaisir, car je sais que je ne les mérite pas. Tandis que vos observations me seront utiles...

—Elles peuvent être erronées... Je ne suis qu'un amateur, un banal amateur...

—Allons, ne fais plus le modeste! intervint Mme Montbard, entraînant son filleul vers la toile. Un monsieur qui a visité tous les musées d'Europe et qui rassemble une collection de peintures du XVIIIe siècle remarquable, a nécessairement le goût formé. Assieds-toi sur la sellette, et confesse-nous ta pensée, loyalement.

Jean, contraint de regarder l'ébauche, fut surpris de la simplicité de la préparation, de la franchise des effets, massés avec une largeur peu habituelle aux œuvres féminines.

—Mais ce pastel s'annonce très bien! articula-t-il. La silhouette de Mme Montbard est très reconnaissable déjà... Les accessoires sont dessinés avec adresse. Et la composition, d'un goût excellent, promet un tableau fort agréable.

La vieille dame frappa dans ses mains, et se tournant, triomphante, vers la petite artiste :

—Là, quand je le disais!

Mais la jeune figure, serrée par l'inquiétude, ne s'épanouit pas. Le pli du doute aux lèvres, un reproche dans les yeux, Mlle Fanny murmurait :

—Vous aviez promis de dire vos impressions et non des flatteries, monsieur!

—Mais les voilà, ses impressions! s'écria Mme Montbard. Ce n'est pas sa faute si elles sont flatteuses!... Vous ne le connaissez guère, si vous le supposez capable de les masquer!

—En effet, fit Jean gaiement. Je suis un paysan du Danube, sachez-le, mademoiselle. Mais, puisque vous désirez absolument qu'on vous censure, j'appellerai votre attention sur la perspective du métier, qui ne me paraît pas très juste, l'emmanchement du bras et de l'épaule gau-

che qui ne me semble pas tout à fait naturel...

Le visage froncé de Mlle Chesnel se rassérénait. Ces critiques lui rendaient les éloges plus vraisemblables.

—Vous avez raison! murmurerait-elle, suivant avec attention les indications de son juge. Comment n'ai-je pas vu cela plus tôt? N'apercevez-vous pas d'autres défauts, monsieur? Oh! dites-le moi! Vous me rendez si grand service!

—D'autres fautes peuvent exister qui m'échappent, dans l'état actuel de votre travail, repartit M. de Laneau, entraîné. Quand l'ébauche sera plus poussée, je verrai peut-être.

—C'est cela!... interrompit Mme Montbard. Reviens... Tu dois bien cela au portrait de ta marraine. Et Mlle Fanny te saura gré de tes bons conseils, je te le certifie!

—Oh! assurément, monsieur! Et critiquez sans crainte de me froisser, prononça Mlle Chesnel, qui détachait sa blouse, rangeait ses crayons, et essuyait ses mains poudreuses. Je n'ai pas le moindre amour-propre!

En dépit de cette assertion, elle rougit confuse d'apercevoir dans la glace devant laquelle elle plaçait son chapeau, une figure bariolée de

Pour combattre l'anémie

L'anémie est bien la maladie la plus fréquente aujourd'hui et l'une des plus graves qui soient. Un être anémié n'offre-t-il pas, en effet, un terrain tout préparé pour toutes sortes de maladies, et notamment pour la "tuberculose", ce mal terrible contre lequel il est encore si difficile de lutter? L'anémie et son cortège de troubles digestifs et cérébraux compromettant gravement la santé, il convient de réagir de suite, et rien n'est plus simple aujourd'hui, puisqu'il suffit à chaque repas de prendre une DRAGÉE RECONSTITUANTE LACHANCE.

En vente partout en flacons de 50 cents. Dépôt général: La Cie des Laboratoires S. Lachance. Limitée, 87, rue St-Christophe, Montréal.

traces colorées qu'elle essuya furtivement, d'une frottée de son petit mouchoir. Rouge comme un coquelicot, après cette opération, elle prit congé, avec une grâce modeste et aisée.

—A demain, chère madame, si vous voulez bien de moi?

—A demain, chère mignonne.

Une inclination respectueuse du côté de M. de Laneau, et la jeune fille traversa le salon, d'un pas léger, envolé. Devant la fenêtre on vit filer, vision rapide, le petit chapeau garni de pâquerettes et la robe beige. M. de Laneau ressentit un certain soulagement, tout en sachant gré à l'intruse de cette prompte retraite.

II

—N'est-ce pas qu'elle est gentille, ma voisine? demanda Mme Montbard. Je suis enchantée de ma nouvelle connaissance. A vrai dire, jusqu'ici je ne distinguais guère mon numéro Trois de ses quatre sœurs. Je les trouvais amusantes et intéressantes, ces fillettes que je voyais trotter, autour de leur maman, comme une couvée de bergeronnettes. Mais Fanny est digne de sortir du rang!

—Sans contredit, approuva M. de Laneau, flegmatique. Cette jeune demoiselle n'a-t-elle pas prouvé la supériorité de son jugement, en s'engouant de ma marraine.

Mme Montbard le menaça du doigt.

—Raille tant que tu voudras! Je t'assure que cette enfant est pleine de mérite! Et si vaillante, si gaie, acceptant avec un si bel entrain les nécessités de leur situation!... Oh! Madame, me disait-elle l'autre jour, comme j'enviais les mères qui ont des filles; le sort de ma pauvre maman n'est pourtant pas désirable! Songez donc! Traîner cinq grandes filles dans son sillage! Quand notre cohorte entre dans un salon, la maîtresse de maison s'assombrit et s'affolle. C'est un sauve-qui-peut général, un remue-ménage de tous les sièges. Aussi, pour ne pas accaparer les chaises, avons-nous pris l'habi-

tude de nous asseoir deux par deux. —Nous sommes très bien, très bien! affirmons-nous avec aplomb. Et nous restons-là figées, perchées, collées l'une à l'autre comme des peruches inséparables!

—La réflexion est piquante, fit Jean, qui ne put s'empêcher de rire.

—Oh! la jeune personne ne manque pas d'esprit! Les séances de pose ne sont pas ennuyeuses! Fanny est un composé délicieux d'innocente malice et de grave raison. Elle se destine à l'enseignement du dessin et se prépare bravement à des examens terribles... C'est à faire frémir, tout ce qui doit entrer dans ce cerveau de jeune fille: l'anatomie, la perspective, la géométrie.

—Allons, je vois avec plaisir que l'engouement est réciproque, déclara M. de Laneau, agacé de ce que l'entretien s'éternisât sur cette demoiselle Chesnel numéro Trois.

A la voix plus brève, Mme Montbard discerna ce mécontentement et, laissant là le numéro Trois et ses quatre sœurs, s'empressa de ramener la conversation sur le sujet le plus propre à intéresser un homme, c'est-à-dire lui-même.

—Et toi, mon pauvre Jean, que deviens-tu dans ta solitude? fit-elle avec une inflexion caressante, en effleurant, de ses longs doigts fins, le bras du jeune homme.

Jean leva les épaules et soupira:

—Moi? Je continue de vivre. Je remplis ma tâche à la fabrique, je cultive mon jardin, j'obtiens des médailles pour mes primeurs, j'augmente ma collection avec patience; je chasse le gibier à plume et à poil l'hiver, les bibelots et les œuvres d'art en tous temps... Et voilà!...

—Mais tout cela ne suffit pas à remplir une existence... C'est la part de l'esprit, mais celle du cœur, Jean?

M. de Laneau eut son rapide mouvement d'épaules.

—Le cœur! Le cœur! Un mot de romancier et de poète!... Le cœur n'est qu'un viscère, ma marraine, un mécanisme admirable de pompe aspirante et refoulante qui distribue le sang dans les canaux de notre

organisme. Mais c'est le cerveau qui conçoit toutes les folies du sentiment, attribuées à ce pauvre bête de cœur. Heureusement, de bonne heure, j'ai su discipliner le mien et l'occuper de choses positives, sans laisser de place aux fumées du rêve, aux billevesées de l'imagination.

Mme Montbard, d'un revers de sa petite main, frappa légèrement la joue de son filleul.

—Tiens! voilà la soufflet que tu mérites! Heureusement, je sais ce que valent ces fanfaronnades! Ta vieille marraine te connaît mieux que toi-même.

—Oh! croyez-vous? protesta M. de Laneau, avec une grimace moqueuse.

Mme Montbard lui saisit la tête, le força à tourner son visage vers elle, et plongeant son regard dans les profondeurs des yeux gris vert qui souriaient.

—Oui, je connais Jean de Laneau, articula-t-elle d'une voix grave. Je sais pourquoi ce fils sans pareil maîtrisa son cœur avec tant de fermeté et coupa de bonne heure les ailes à son imagination!

(à suivre)

Assurance de la Femme

Nous ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.